



ALL STARS

Cholet, qui a été l'image même de l'abnégation pendant ces deux jours notamment en défense face à Dacoury et Jamchi.

D'autres joueurs comme Robert Smith et Lee Johnson (quel bout-en-train celui-ci) se sont distingués dans leur registre habituel sur le terrain, création pour le premier et rebonds pour le deuxième, mais également en dehors du terrain, comme des leaders incontestés; le grand Lee plut ôt par la parole, le petit Robert par le geste, le regard, où tout simplement par sa discrétion.

D'ailleurs je pourrais tous les citer; la classe de Linton Townes, la polyvalence de Terence Stansbury, la fougue de Shelton Jones, la bonne humeur de Mark Hugues, ou le surprenant Derrick Pope de Lorient. Sur le terrain, Derrick joue un peu comme un running back de Foot US, tandis qu'en dehors sa puissance laisse la place à sa timidité et sa gentillesse. Il avait même invité à Paris deux des jeunes joueurs de l'équipe de foot US qu'il entraîne à Lorient (équipe qu'ils ont fait monter en Casque d'Or, bravo!).

Alors, voilà, un groupe complémentaire, très pro, assez content de se retrouver ensemble, d'autant plus qu'à l'hôtel, Johnson et Townes ont revu leurs potes d'Israël, Magee et Barlow. Pour moi, c'était le rêve car il n'y avait aucune raison, aucun besoin, d'appliquer la moindre discipline interne. Chacun faisait ce qu'il voulait du moment qu'il était au rendez-vous à la salle. Mon rôle se réduisait à être disponible pour régler les petits problèmes d'organisation. Trouver des chaussures (taille 50! pour Johnson, ça sert d'avoir un magasin de sport...). Passer une heure à trouver cette p... d'hôtel de Shelton Jones à Levallois ou pour ce même joueur acquérir des lunettes protectrices à la Jabbar.

Pendant ces deux jours, il y en a eu des fou-rires aussi; remarquez, avec Monclar et Monschau, ça ne surprendra personne.

Je pense à ce concours de smashes terminé avant d'avoir vraiment démarré où Shelton Jones vint me voir pour me demander combien de smashes il lui restait à faire. Je lui ai répondu: «T'as déjà gagné!». Et puis il a lancé un ballon au public... D'ailleurs, je mets à la disposition de Jean Degros une cassette des concours de smashes NBA afin qu'il puisse peaufiner le déroulement de ce concours pour le Tournoi 90.

On a bien aimé aussi la remarque de Lee Johnson à la mi-temps du match All Stars-France (les Américains étaient menés de 8 pts): «Allez les mecs, puisqu'on est ici, autant faire tout ce qu'il faut pour gagner le match!»

La victoire contre la France laissait quand même un goût un peu amer, car nous savions que nous avions fichu en l'air le tournoi pour les tricolores, tout en le sauvant en même temps avec notre participation...

Il ne nous restait plus qu'à tout mettre en oeuvre pour battre les Israéliens, afin de soulager un peu la pression sur l'équipe nationale et aussi pour offrir une belle finale aux fidèles spectateurs venus nombreux de la France entière. Les All Stars ont bien dormi («Réveil à midi pour aller déjeuner les gars!»). Rebelote pour une séance d'entraînement «imaginaire» au tableau noir, tout en donnant quelques conseils spécifiques par rapport à Magee, Jamchi, Barlow, etc.

Sur le terrain en finale, les All Stars ont joué un meilleur basket que la veille, avec des efforts plus constants en défense (Jean Galle a dû aimer), des choix judicieux et moins de pertes de balle en attaque, le tout couronné d'une claquette d'anthologie à la dernière minute où Pope s'est gratté le coude sur l'arceau en smashant.

Le public a vu un jeu très physique, tout en duels, un peu comme dans le basket US. Remarquez, l'influence américaine sur le terrain et sur les deux bancs a été importante.

Encore une fois, j'ai pu remarquer de près que le mental et la psychologie collective étaient aussi, sinon plus, importante que le côté purement technique d'un match.

Comment expliquer autrement la victoire d'une équipe de fortune face à un Maccabi au jeu collectif soigné et au palmarès impressionnant?

Comme disait le Docteur Restout après le match: «Quand on reçoit comme toi une Ferrari, c'était ton devoir, George, d'embrayer et de laisser la belle machine faire son travail.» En tout cas, j'ai regoûté au «stress du banc» (comme disait Jean-Luc Thomas dans *L'Equipe*) avec beaucoup de plaisir. Cependant, je suis resté lucide et je reconnais que c'est plus facile de garder une attitude positive et le plein d'enthousiasme pendant deux jours que pendant une longue saison mouvementée. Je garde le mot de la fin pour tirer un coup de chapeau au joueur élu MVP du tournoi, Robert Smith. Petit gabarit, certes, mais son goût pour le travail et le beau jeu reste intact. Le jour où Robert raccrochera ses baskets... c'est tout le basket français qui ressentira un grand vide. □

P.S. Message personnel à Michael Brooks: si jamais on me redemande de m'occuper d'une sélection comme celle-ci, je te promets, Michael, que ton téléphone va beaucoup sonner!

Le basket n'est vraiment pas une science exacte. Au Tournoi de Noël à Bercy, une sélection de joueurs américains qualifiée de bric et de broc, appelée... à 24 heures du Tournoi pour palier le forfait cubain, réussit à emporter la finale devant les triple finalistes de la Coupe des Clubs Champions, le Maccabi Tel-Aviv. Allez savoir... Cette victoire n'était pas le fruit d'un travail collectif de longue haleine, encore moins le résultat d'un managerat haut de gamme, même si le journaliste-entraîneur-joueur-auteur-commerçant qui a été appelé à la rescousse pour manager a été superbement inspiré par ses assistants «Jeannot» Monschau et «Papa Jacquot» Monclar, qui lui soufflaient les changements à faire et les temps morts à prendre.

Non, cette victoire a été celle d'une culture-basket et d'un groupe avec une mentalité de «gagners». Les neuf joueurs embauchés pour des «clopinettes» ne venaient pas avec l'espoir d'empocher une grosse prime. Ils ne venaient pas non plus, à l'exception de Shelton Jones, dans le but de trouver un club car tous ces joueurs sont des vedettes confirmées de nos championnats de 1A et 1B. Ils sont venus justement pour redonner un petit quelque chose à ce basket français qui leur donne tant.

Lors de notre première réunion, Hotel Mercure, porte de Versailles, je trouvais un groupe décontracté mais sérieux, des joueurs contents d'être à Paris pour les fêtes, mais en même temps motivés pour relever le défi que la FFBB leur avait lancés.

Evidemment, sans la moindre séance d'entraînement, nous n'allions pas essayer d'appliquer un tas de systèmes offensifs et défensifs compliqués; il fallait donner simplement deux tactiques de base contre l'indiv et une contre la zone, et espérer que l'excellente maîtrise des fondamentaux de chacun ferait le reste. Le plus difficile était de développer un esprit défensif car cette basse besogne est fatigante et fait briller davantage une équipe qu'un individu. C'est de là que la surprise est venue. Tous ces solistes avaient précisément envie que «l'équipe» brille et chacun a mis du sien en défense, au rebond, et puis *seulement ensuite* en attaque. Je prends pour exemple Graylin Warner de